

## Noms de Dieu!

Desmons

---

Numéro 54, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Desmons (1992). Noms de Dieu! *Inter*, (54), 14–17.

# NOMS DE DIEU ! DESMONS

Il y a, dans le mythe de la Genèse qui gouverne la représentation judéo-chrétienne de notre origine, une étrange scène concernant la nomination des plantes et des animaux : Dieu charge Adam, le premier homme, de cette tâche, et l'on peut voir sur quelques tableaux la scène de ce passage en revue.

Pourquoi, noms de Dieu, n'est-ce pas Dieu lui-même qui s'est chargé de cette (sale ?) besogne ?

Peut-être est-ce cette énigme qui est à l'origine de l'œuvre d'art, et de la possibilité de création chez l'homme, et non seulement de reproduction. Et peut-être est-ce à cette énigme que s'adresse (et se dresse) la performance actuelle d'ORLAN : un acte de co-engendrement de l'image et du nom.

C'est ce qu'il s'agit ici d'expliquer.

Dieu a créé le monde. C'est entendu. Mais pour le nommer, il lui a fallu passer par sa « propre image » incorporée, incarnée. Telle est alors la fonction de l'homme : permettre à Dieu de se contempler : « il vit que cela était bon ».

L'homme est nommé par Dieu, c'est aussi entendu : il n'y a pas d'auto-nomination. Mais c'est ensuite à l'homme de passer en revue chaque chose et chaque être, et d'en fixer le nom.

D'emblée, ainsi, un écart se creuse entre le créateur et la nomination, entre le nom et la chose : il faut un tiers pour qu'advienne un nom pour la chose. La « chose » elle-même sera ce rien qui chutera sous l'écart du nom.

Faisons l'hypothèse que le mythe biblique de la Genèse propose ici une théorie du signe et de l'image.

Et que la structure même de ce mythe introduit un clivage irréductible entre l'image et le nom, clivage qui constituera dorénavant le fossé que tenteront de combler la tradition religieuse par la rédemption et la « communion », et la tradition philosophique par la réconciliation du réel et du rationnel.

Il s'agira dorénavant, dans l'histoire, de concevoir par la pensée et par l'action les conditions à réunir pour que s'accomplisse le retour nostalgique, paradisiaque, de la réunification de ce qui a été séparé.

La séparation sera ainsi conçue religieusement et philosophiquement comme une chute, une faute ou une erreur qu'il s'agira de combler, pardonner ou rectifier, en vue d'une retrouvaille du nom et de la chose au sein d'une identité heureusement articulée, théorisée, contemplée.

On acceptera, dans le raccourci de cet article, l'idée d'une corrélation entre cette vision harmonique du monde et les théories de l'aliénation comme ce qui sépare l'homme de lui-même, tant sur le plan psychologique que social ou politique.

## Culpabilité et nom idéal

C'est ainsi sur ce fond théorique, religieux et métaphysique que se construisent les conceptions psychiatriques et psychologiques de l'aliénation : elle mesurent toutes l'aliénation en référence idéaliste à un modèle où l'identité serait retrouvée dans une contemplation extatique où chacun serait enfin « soi-même ».

Que ce fond théorique fasse le lit de la « culpabilité » dont naîtra le sentiment religieux ou même simplement éthique (du « respect » de l'Autre), il suffit pour l'entendre de se souvenir du commandement somme toute étrange pour ce qui nous intéresse ici : « tu ne prononceras pas en vain le nom de Dieu », où le nom de Dieu est inscrit en lui-même dans un nom qui a la valeur même de la substance : Jaweh, je suis celui qui est. Nom idéal, autoréférentiel, mais divin, inhumain.

Et, sorte de commandement bis : tu ne t'attribueras pas à toi-même ton propre nom, que tu recevras toujours d'un autre. Filiation et aliénation sont incontournables pour l'homme. Telle est la lecture qu'il faut faire du mythe de la tour de Babel.

La cause serait là entendue, qui fait encore les beaux jours des attitudes qui entérinent, sous couvert d'éthique, la fatalité de cette chute, autrement dite castration originelle et substantielle qui signerait le propre de l'homme, d'être désapproprié de lui-même in nomine patris et filii et spiritus sanctis...

Se noue ici, sur cette conception « filiale », descendante et dépendante de l'homme, d'une part ce qui caractérise notre modernité, sa rupture la plus aiguë à l'égard des conceptions idéalistes et identitaires de la subjectivité — l'homme ne peut jamais être lui-même, autonome, contrairement aux affirmations de l'humanisme, il est pris par une « révolution copernicienne » qui le décentre, où le « moi n'est plus maître en sa demeure » — et d'autre part ce qui, au sein de cette modernité, la relie à la tradition métaphysique et religieuse : le nom est la marque même, la « trace » d'une désappropriation irréductible, d'une « différence » qui précède toute identité ainsi toujours déjà endettée.

## Dette originelle et nom de Dieu

C'est à l'égard de cette dette originelle que, sans doute, on nous interdit de prononcer en vain le nom de Dieu, c'est-à-dire le nom de l'Origine, un nom qui serait sans ascendance, un nom « transcendantal ». Et chaque fois qu'on dit la vérité, c'est sans doute cet acte-là qu'on commet : commettre un nom transcendantal, réduit à lui-même et condition du reste : un concept.

Alors bien sûr, les philosophes, les psychanalystes et quiconque est sensible à cette « commission », sont conduits à dire que la vérité n'« existe » pas, qu'elle se présente toujours voilée, et que ce qui s'offre toujours et d'abord à l'homme est inscrit dans cette dette à l'égard de l'Autre : ce que le névrosé s'emploie si longtemps à entretenir et à chèrement payer.

## Mais tout cela est-il bien fatal ? ou :

Le roc de la castration n'est-il pas une invention religieuse ?

Peut-être est-ce pour régler le compte de cette dette que l'interdit de prononcer en vain le nom de Dieu est allègrement transgressé par le juron populaire : « nom de Dieu ! », qui prendrait ici son sens : refuser, du moins à certains moments, de « respecter l'Autre », d'accepter sans broncher et respectueusement la dette confondue avec la loi.

À l'évidence, le geste dit de « performance » mené actuellement par ORLAN, appelle ce « nom de Dieu ! ». Pour ceux qui l'attendraient encore, ce geste accomplit l'œuvre de Dieu, il est le Messie : Dieu fait homme, verbe fait chair, rencontre de l'image, du corps, du nom et de la Loi. Incarnation et transsubstantiation. *Ite missa est* pourrait être un nom pour ORLAN.

Mais peut-être parce que geste d'une femme, ce geste ne « s'auto-nomme » pas sur un mode paranoïaque<sup>1</sup>.

Ce geste — de femme — n'accepte pas non plus, comme Dieu l'exige de l'homme, que son nom vienne d'un autre avant elle : elle demande que son nom lui soit produit, engendré plutôt que donné<sup>2</sup>. Le nom est ici une conséquence plus qu'une antécédence, un peu comme un nom de « mariage ». Ce geste ne se prend ni pour Dieu ni pour l'homme (« trop humain »).

Cela change tout, mine de rien, que le nom vienne d'une certaine manière au « moment de conclure » une suite d'opérations<sup>3</sup> : le nom issu du corps de ces opérations chirurgicales<sup>4</sup> sera un nom engendré et non « reçu ». De même l'image du corps. Il n'est pas pour autant sans filiation, sans différence : il n'est pas comme Dieu ex nihilo, ni ex machina, auto-référentiel. Mais il sait « jouer », jouer sur la différence et la référence. Le jeu vient à la place de la dette en transformant la nostalgie endettée de l'auto-engendrement, en jubilation de création par transformation et incarnation.

Il n'y a pas de hasard, sûrement, à ce que cette transformation rompe avec le clivage traditionnel que l'art a pratiquement jusqu'à aujourd'hui respecté (sauf peut-être chez ARTAUD) : clivage entre le sujet et l'objet, l'auteur et l'œuvre. Ici, c'est le sujet lui-même, l'auteur, qui se transforme, jusqu'à son énonciation et sa signature.

## L'invagination

Cette transformation de l'auteur jusqu'à la signature et au nom propre, s'est sûrement ce qui rapproche le plus le geste d'ORLAN de ce que J. DERRIDA décrit, déconstruit si finement dans *La Vérité en Peinture*, qui met en évidence une logique parergonale, une logique du bord par laquelle l'intériorité (le « propre », l'intime) ne se soutient que d'une extériorité qu'à la fois elle produit et qui la détermine, selon un processus qui, pour ORLAN, trouve tout son sens : invagination, par laquelle le propre ne s'opère que par ce qui lui est impropre, ce qui ne lui ressemble ni ne le rassemble, mais le « dissémine ».

Et sans doute est-ce cet aspect, le plus spectaculaire, le moins respectueux<sup>5</sup> qui heurte d'égale façon les médias qui réduisent l'acte d'ORLAN au spectacle, et les médecins qui diagnostiquent sous ce geste le symptôme d'une haine de soi, qu'on reconnaît si souvent à l'œuvre dans la psychose.

Pour dire quelque chose de ce geste de transformation et de co-engendrement de l'image et du nom, du visible et du lisible, il faut rompre non seulement avec l'appareil d'interprétation métaphysique ou religieux mais aussi avec le dualisme sujet/objet, soi/autre, humain/divin, homme/femme, éros/thanatos, etc., qui est la condition de production des concepts psychiatriques, psychopathologiques et psychanalytiques.

Est-ce osé de dire que c'est ce geste de rupture qui est en jeu dans toutes les pratiques « désaliénistes », soucieuses d'autres choses que d'adaptation plus ou moins modernistes ou réformistes ? La rupture porte sur le rapport entre le visible et le lisible<sup>6</sup> entre l'image et le nom, entre les mots et les choses, tels qu'ils ont été constitués dans notre culture, au prix du refoulement du dysharmonieux devenu obscène<sup>7</sup>.

## SAINTE ORLAN sacrilège

Est-ce ainsi osé de dire que cette rupture, comme le geste d'ORLAN, s'opère sous la forme de véritables sacrilèges, de désacralisation de la loi, de rejet de la dette de l'homme devant la loi et son « autonomie ? ». Le geste d'ORLAN pourra religieusement paraître sacrilège, comme il paraîtra psychiatriquement pathologique ou « fou » (s'il n'était pas entouré d'un protocole « esthétique »). Et c'est peut-être cela qu'il faut soutenir, qu'il faut valoriser et non plus euphémiser : oui, comme le fait de prononcer le nom de Dieu hors contexte, hors performance, le geste « ludique », plus même qu'esthétique d'ORLAN, en appliquant à l'humain ce que Dieu avait (or)donné à l'homme de produire sur l'objet (ordonner et nommer), ce geste est sacrilège religieusement et psychiatriquement : il désarticule ce que la religion avait scellé, et il « mime » ce que la psychose (se prendre pour l'Autre) tente « en vain » d'ajuster.

Dans cette faille entre l'image et le nom, le visible et le lisible — entre l'imaginaire et le symbolique, pourra-t-on dire à peu près pour rendre ceci lisible aux yeux d'un certain vocabulaire — là où la religion se constitue par sacralisation de l'image et du nom, du signe et du sens au prix d'une dette « transcendante », et là où la psychose hallucine une image qui reflèterait enfin un nom sans faille, la folie lucide et sacrilège d'ORLAN désavoue ces tentatives de réappropriation sous la forme d'un jeu d'image et de mots de (sainte) ORLAN, mots de (saint) Esprit, jeu qui traverse nos noms « propres » et qui suscite le plus souvent angoisse, effroi, insomnies et autres symptômes de la vie quotidienne. Peut-être, d'ailleurs, est-ce à ce geste même que LACAN oblige l'analyste à « s'autoriser de lui-même »...

## Ce que l'art prend à revers

Voilà peut-être une réponse à la question posée au début de cet article, qui s'interrogeait sur la raison pour laquelle Dieu (ou la nature ou la loi) avait délégué à l'homme la sale besogne de la nomination : nommer creuse un écart, une différence qui ouvre une dette qui fera retour chez l'homme sous la forme d'une culpabilité alimentant la nostalgie d'un nom (du père) transcendantal, sans écart, « divin ».

C'est cette nostalgie, cette économie que l'art prend à revers : telle serait l'origine de l'œuvre en général, et du geste « fou » et sacrilège d'ORLAN en particulier : non pour remplacer Dieu ni le maître ni le père (ce qui interdirait toute réelle création et ne ferait que répéter la consécration). Non, il s'agit

plutôt de « substituer » à la dette (qui est toujours un passe-passe métonymique), la jouissance — de mot, d'esprit, de corps — jeu toujours « sacrilège » (et politique, donc) qui, loin de s'endetter sur « l'absence de rapport » du mot et de l'image, du nom et de la chose, du visible et du lisible, mime et mine toute propriété y compris la plus propre, la plus « divine » de chacun de nous, celle du nom propre, de ce nom qui « jure », qui jure de (ne pas) dire toute la vérité : d'une certaine manière, nommer « en vain », nos noms de Dieu, ce point de folie où l'on se croyait le plus à l'abri de nous-mêmes, de notre corps et de notre nom, in nomine patris...

1 — La paranoïaque : car « ne pas prononcer le nom de Dieu en vain » est un interdit formulé par un paranoïaque qui soupçonne toujours une menace à l'énoncé de son nom.

2 — À propos de filiation, engendrement et création, cf. le *Credo* : « Jésus fut engendré mais non créé ».

3 — Opération : ce terme qu'on emploie pour le Saint Esprit — opération du Saint Esprit — pour dire le miraculeux ou l'énigmatique.

4 — ORLAN considère comme caractéristique de ces années 90 : la chirurgie plastique (bientôt la biogénétique) et la psychanalyse à condition de ne pas laisser aux mains ni des médecins ni des moralistes.

5 — Spectacle et respect ont la même étymologie, sont de la même famille.

6 — Sur le visible et le lisible, cf. Recherche A.M.P.S. : *Articulation de la Folie à la totalité du Système Social, Atelier Sémiotique* : « Le texte volé ».

7 — Sur ces questions, on lira avec intérêt le numéro 17 de *VST* sur « La Laideur ».



**ORLAN,**  
artiste plasticienne multi-média a travaillé pendant vingt ans sur son  
image en interrogeant l'iconographie judéo-chrétienne.

**Ses œuvres utilisent (en les montrant ensemble ou séparément)  
la peinture, la vidéo, la photographie, la sculpture,  
les nouvelles technologies.**

**Depuis le 30 mai 1990 ORLAN pratique une performance novatrice  
intitulée : La Ré-incarnation de SAINTE ORLAN ou  
Image-nouvelle(s) image(s).**

**Son nouveau référent est la mythologie grecque.**

**ORLAN**

**a créé un autoportrait psychologique sur ordinateur à l'aide de  
représentations féminines de la mythologie dans des tableaux  
anciens : Diane, Europe, Psyché, Vénus et un zeste de Joconde.  
Puis elle a demandé à des chirurgiens de travailler sur son visage pour  
la rapprocher le plus possible de l'image ordinateur (il ne s'agit pas  
d'une amélioration, ORLAN aimait beaucoup son image,  
ni d'un rajeunissement, ORLAN a refusé les liftings,  
mais d'un changement complet d'image).**

**ORLAN**

**en est à sa cinquième opération chirurgicale ; toutes les opérations  
sont organisées comme des performances : ORLAN lit des textes  
philosophiques et psychanalytiques, elle dirige la photo  
et la vidéo dans le bloc opératoire ; l'équipe chirurgicale et elle-même  
sont habillées par un grand couturier ou un jeune créateur.**

**ORLAN**

**a choisi New York pour sa sixième opération chirurgicale.**

**Deux galeries ont choisi ORLAN : Emily Harvey et Pat Hearn.**

**ORLAN**

**est à New York du 21 avril au 2 mai pour commencer à organiser  
avec vous cet événement.**

**ORLAN**

**qui jusqu'à présent a tout pris en charge pour mener à bien ce travail  
cherche des partenaires capables de s'investir  
auprès d'elle dans cet acte artistique courageux  
et précurseur sur un terrain qui n'a jamais été interrogé  
par un autre artiste.**

**ORLAN**

**a un très grand succès médiatique avec la presse écrite et télévisuelle  
tant en Europe qu'au Japon ; cette performance devrait être également  
très porteuse médiatiquement aux États-Unis pour toute personne,  
entreprise ou organisme y participant...**

**ORLAN**

**montrera diapositives et vidéo, débatera avec vous de sa démarche  
et répondra à vos questions...**